

Origine unique, multiple origine

L'Origine des langues de Merritt Ruhlen fit quelque bruit dans l'hexagone lors de sa parution française en 1997¹, car la thèse qu'y déploie l'auteur : toutes les langues passées et présentes n'ont qu'une seule langue mère pour origine, surprend le public français habitué à ne jamais entendre parler d'origine des langues², et ce d'autant plus que son corollaire : tout le monde peut trouver, à partir des exemples donnés par l'auteur, cette évidence absolue, semble montrer que les Français jusqu'à ce jour n'avaient estimé que des linguistes antidémocrates.

Tout le monde ? citons Merritt Ruhlen : « Le latin est la langue mère des langues romanes, (et) aussi l'une des langues filles de la famille indo-européenne. Cela permet de supposer que l'indo-européen pourrait, quant à lui, être une langue soeur d'une famille encore plus ancienne. (...) La tâche qu'il nous faut accomplir pour découvrir l'origine des langues est donc la *classification* des langues du monde. (...) Comment classer les langues ? C'est un des buts du présent ouvrage que de l'expliquer. Et ce but est encore plus ambitieux qu'il n'y paraît, puisque je me propose de vous faire, à vous lecteur, effectuer par vous-même cette classification. Mais avant que, haussant les épaules, vous ne refermiez ce livre, en regrettant de n'avoir jamais été très calé en langues étrangères et de ne pas être non plus un as en grammaire française, laissez-moi vous promettre que rien de tout cela ne

¹ Merritt Ruhlen. *L'Origine des langues*. Paris, Belin (1997), 288 pages. Il s'agit du texte remanié d'un original américain : *The Origin of Language. Tracing the Evolution of the Mother Tongue*. (1994), à quoi fut ajouté un chapitre d'un autre livre du même auteur *On the Origin of Languages : Studies in Linguistics Taxonomy* (1994), présenté en annexe sous le titre français: « Vingt-sept racines mondiales »

². On sait que la Société Linguistique de Paris interdit dans ses statuts en 1866 toute discussion en son sein sur l'origine des langues.

posera problème. Je ne vais pas exiger de vous que vous connaissiez quoi que ce soit au langage, à la linguistique historique ou à la classification ».³

Si l'auteur « n'exige pas » de son lecteur que ce dernier « connaisse quoique ce soit au langage », c'est qu'il ne s'adresse pas à des humains, voire même à des chimpanzés, mais à des inanimés particulièrement peu doués comme les pierres ou les nuages — et dans ce cas, l'entreprise de Ruhlen est tragiquement vouée à l'échec, car sans rien connaître au langage, la lecture de son livre pose de sérieux problèmes.

Au demeurant, Merritt Ruhlen reconstitue par taxinomie des fragments de la langue mère, dont il situerait la date, si l'on en croit son préfacier André Langaney, entre trente mille et soixante mille ans avant nous, suite à un goulet d'étranglement démographique qu'auraient connu nos ancêtres chasseurs-cueilleurs. Et le résultat demeure stupéfiant : des « racines mondiales » aussi proches phonétiquement que d'une part, KUAN « chien », KU(N) « qui ? », KUNA « femme », d'autre part MANA « rester (sur place) », MANO « homme » et MENA « penser (à) » seraient indentifiables comme les rejetons de la langue mère, vieille de 30 000 ou 60 000 ans ! Mais alors pourquoi à partir du mot sumérien *dub* « tablette inscrite », les Indiens et les Iraniens en firent des choses aussi différentes que, respectivement, *lipi* « écriture » et *dabir* « scribe » ? On sait bien que ces mots remontent au sumérien *dub* : mais on ne pourrait le savoir si l'on ne savait aussi beaucoup d'autres choses, qui tiennent aux langues (le passage du *d* à *l* connu dans les langues d'Afghanistan, les suffixations fréquentes en -i et en -r) et à l'histoire : voyage du mot et voyage de la technique graphique de Sumer en Iran, de l'Iran vers l'Inde blanche et l'Inde tout court.

Las ! Les « racines mondiales » de Merritt Ruhlen n'ont aucune probabilité, et ce dernier nous a donné le livre de linguistique le plus drôle de la décennie quatre-vingt dix — ce qui ne représente pas un titre totalement dépourvu de gloire.

Pourtant, Merritt Ruhlen a une vertu à mes yeux : il ne date pas les langues diverses et complexes comme les nôtres du

³. .op. cit. note 1; p. 17 et sq.

paléolithique supérieur, comme font d'autres savants⁴, n'écrit pas l'équivalence : art = langues = religion. Voyons donc : « Selon le scénario culturel [de l'origine du langage], le langage humain est simplement un artefact culturel — comme les couteaux, les vêtements et les postes de télévision — qui pourrait très bien s'être développé récemment, disons au cours des cent mille dernières années. (...) Le scénario biologique, au contraire, considère le langage humain comme l'aboutissement d'une très longue période de développement évolutif, remontant probablement à nos ancêtres hominidés. Selon ce scénario biologique, les langues humaines parlées il y a cent mille ans auraient déjà évolué à un stade avancé, qualitativement comparable à celui des langues actuelles. Les ancêtres de l'homme, tels *Homo habilis* et *Homo erectus* possédaient probablement des formes de langage moins développées, intermédiaires entre les systèmes de communication rudimentaires, proches de celui du chimpanzé, et les langues humaines actuelles. Malgré tout, il est difficile d'imaginer à quoi aurait pu ressembler ces formes intermédiaires, et il est impossible d'associer à un quelconque stade — aussi hypothétique soit-il — à un ancêtre connu. »⁵

Pour l'instant, de Merritt Ruhlen, retenons son insistance sur la frontière que semble représenter pour lui « cent mille ans avant nous ».

C'est également à un scénario biologique que se réfère le préhistorien anglais Steven Mithen, dont l'ouvrage *The Prehistory of the Mind*. a déjà, dans ces colonnes, attiré l'attention de Jean Imbeault⁶. L'idée de fond de Steven Mithen revient à présenter le cerveau humain moderne comme fluide et celui des ancêtres (Erectus et Néanderthal) comme solide.

Mithen représente en effet par des bulles les diverses "intelligences" qu'après d'autres auteurs il retient : l'intelligence indifférenciée, l'intelligence sociale, l'intelligence environnementale et l'intelligence technique, à quoi s'ajoute une

⁴ R. Saban. *Aux sources du langage articulé*. Paris, Masson (1993); 263 p.

⁵ *op. cit.* note 1; p. 12 et sq.

⁶ Jean Imbeault. « *In extremis* », *Le Fait de l'analyse*, n° 9 : *Les Pensées inconvenantes*. Paris, Autrement (2000); pp. 13-24. Steven Mithen. *The Prehistory of the Mind. Cognitive Origins of Art and Science*. Londres, Thames and Hudson (1996), 288 p.

autre bulle, celle du langage ⁷. Ces bulles ne sont pas identiques selon que le graphique représente le cerveau d'Erectus, celui de Néanderthal ou celui du Sapiens sapiens moderne. Chez le premier et le second, l'intelligence indifférenciée recouvre très partiellement les ensembles des trois autres intelligences, sans que ces dernières communiquent entre elles, tandis que la bulle du langage n'est reliée qu'à l'intelligence sociale — plus petite chez Erectus que chez Néanderthal. Chez nous, Sapiens sapiens, l'ensemble forme un millefeuille : tout en bas l'intelligence technique, par-dessus l'intelligence environnementale, puis l'indifférenciée, puis l'intelligence sociale, et enfin le langage : il y a communication entre les bulles, circulation — ce ne sont plus des bulles, mais des circuits.

Steven Mithen exprime plus loin la même idée autrement : dans le cerveau de Néanderthal, par exemple, il y aurait eu deux bulles isolées l'une de l'autre : l'intelligence technique qui permettait de penser aux choses et à leur manipulation et l'intelligence sociale permettant de penser aux autres membres du groupe. Dans le cerveau fluide de l'homme moderne, ces deux bulles communiquent, ce qui lui permet de penser aux autres comme à des choses manipulables. C'est cette fluidité qui rendrait Sapiens sapiens si apte à déployer l'art et la science.

Ces représentations spatiales de l'esprit humain n'ont rien à voir avec des zones cérébrales. Elles semblent refléter les données archéologiques. Ainsi, d'après Mithen, la fouille des sites des Homo erectus et Neanderthalensis montrent un mode de vie spatialement fragmenté : sur un même site, Erectus et Néanderthal se seraient adonnés à des activités différentes sur des aires séparées, non intégrées les unes aux autres : là, les uns se livrent à des interactions sociales, un peu plus loin d'autres taillent des outils de pierre, à équidistance discrète des uns et des autres, les derniers découpent une carcasse. Au contraire, les sites de Sapiens sapiens, le chasseur-cueilleur du paléolithique supérieur, montrent les activités différentes comme intégrées : dans un cercle, les uns découpent la viande, les autres taillent la pierre, les derniers se

⁷. En anglais, respectivement : general intelligence, social intelligence, Natural history intelligence, technical intelligence et language — qui représente aussi bien le langage que la langue.

livrent aux joies et aux peines du vivre ensemble — comme dans le cercle de la conversation.

L'archéologue a en quelque sorte projeté dans l'architecture mentale des cerveaux très antiques et modernes qu'il imagine, la spatialisation des aires d'activités telle que la révèlent les fouilles. Je me demande comment il interpréterait l'archéologie d'un salon où toutes les traces de chaises serait tournées dans la même direction, celle d'un récepteur de télévision : serait-ce le signe d'un cerveau fluide, évolué, plein de langage, réceptif à l'art et désireux de science ? Mais peu importe.

Il ne dit rien sur la qualité des bulles de langage, plus ou moins grandes, telles qu'ils les imagine dans les cerveaux d'Erectus, de Néanderthal et de Sapiens sapiens. Exercice stimulant, absurde fiction nécessaire⁸, à quoi je vais me livrer à l'aide de quelques outils linguistiques : les voyelles, les consonnes, la négation et les déictiques⁹ (on pourrait en ajouter d'autres) et en prenant le langage par son caractère intime.

Les voyelles sont faites d'air, de l'air expiré par la soufflerie pulmonaire, air qui rebondit sur les cavités orale et nasale et résonne différemment selon la forme de ces cavités : « le flux d'air ne rencontre que peu ou pas d'obstacle sur son chemin »¹⁰. Les voyelles suffiraient en principe à constituer la forme sonore d'une langue en sa double articulation : mots — unités de première articulation — et phonèmes — unités de seconde articulation. Mais en pratique ? Les sons vocaliques ont un début mais pas vraiment une fin : ils finissent avec le souffle, ils s'éteignent; autant dire que l'existence de mots est dès lors improbable, car un mot — ou une racine — pour seulement être un mot, doit pouvoir se délimiter de

⁸ Il y a quelques temps, Ph. de Lara me demandait « Que pourrait être un proto-langage ? » : comme si nos questions étaient toujours dans l'air, bien peu nôtres en vérité.

⁹. L'ensemble des mots qui n'ont, dans les catégories saussuriennes, pas de signifié, mais un sens issu de la référence et en étroite relation avec la situation de parole, par exemple, en français, les pronoms personnels : je, tu, il, elle, ça, etc., les démonstratifs : ceci, cela, cet, etc., et les adverbes de temps et de lieu : ici, maintenant, là, ailleurs, demain, hier...

¹⁰. Jean Michel Builtes. *Manuel de linguistique descriptive. Le point de vue fonctionnaliste*. Paris, Nathan (1998), 414 p.; p. 125.

lui-même, hors de la nécessité de respirer; en l'absence de mots délimités, la phrase ne peut être que musicale et une « langue » pareille donnerait aux règles d'accent, de hauteur et de rythme, une grande importance¹¹.

On s'ébaudit toujours de ce que l'écriture mette en relation des êtres séparés par l'espace : ce fut la fonction première de la parole, car une voix bien exercée, pleine, porte loin — plus loin que ne sont perceptibles au regard les mouvements des bras et des mains, les mimiques d'un visage.

Une langue, oui. Mais pas comme les nôtres. Une langue donnant à l'air, au mouvement de l'air le rôle principal aux yeux, aux sens mêmes de celui qui parle : c'est l'air qui pour lui fait musique et fait sens — le corps parlant d'Homo habilis ou erectus figurant à sa perception une sorte d'accordéon. Chose parmi les choses qui émettent des sons, parmi l'air et l'espace — quand tout, partout, émet. Pas de consonnes, pas de négation, pas de déixis. Tristes définitions négatives ? Oui, car j'imagine ce langage comme en recul¹² par rapport aux signes gestuels : il véhiculerait moins d'expressivité et d'intentionnalité que les muscles du corps mobile. Non : car rythmique, véhicule de la continuité des êtres et des choses dans l'espace, de leur coprésence dans ce qui ne porte pas le nom de monde. Pour faire un être parlant, j'imagine comme première une union au monde dans et par le tractus vocal ouvert à l'air de la vie — symbolisation étrangère aux animaux et pourtant asymbolique.

Et puis vinrent les consonnes. « Une consonne est un son langagier que l'on ne perçoit bien que s'il est accompagné d'une voyelle qui le suit ou le précède. Pour décrire la production d'une consonne, il convient de procéder en trois étapes:

- En premier lieu, il convient d'identifier le procédé de mise en mouvement de l'air et la direction du flux d'air ainsi créé.
- En deuxième lieu, il convient de décrire la composante phonatoire. La consonne est voisée ou non voisée.

¹¹. Il n'est pas exclu que Habilis ait pu produire des voyelles. cf. Mithen , *op. cit.* n. 6, p. 111.

¹². Il me semble toujours qu'un nouveau régime de signes soit, en ses débuts, moins performant que celui qui le précédait.

- En troisième lieu, il convient de décrire la composante articulatoire. Après avoir franchi la glotte, le flux d'air rencontre un obstacle situé quelque part le long du chenal expiratoire. Tout d'abord, on identifie la nature de l'obstacle en précisant s'il s'agit d'une fermeture, d'un resserrement ou d'autre chose encore. On précise également si on peut maintenir en place cet obstacle pendant une certaine durée, et on précise comment le flux d'air le franchit. Ensuite, on localise l'endroit du chenal expiratoire où se trouve l'obstacle et l'on identifie les organes qui le créent. Enfin, on précise si une partie du flux d'air s'engage dans les fosses nasales produisant ainsi une résonance nasale. »¹³

Les consonnes sur le continuum vocalique signifient des arrêts et des restrictions intentionnels, indépendants de la nécessaire inspiration en fin d'expiration, elles créent la limite des mots.

Elles bloquent, les consonnes, ou resserrent le souffle : le corps parlant prend distance au mouvement de l'air vital, l'agrippe et le lâche, le roule ou le fait siffler. Il joue davantage encore, l'instrument vivant, avec lui-même, se détachant sur le fond symphonique des choses qui émettent, venant à l'entendre comme fond sur quoi découper sa propre partition.

Avec les mots délimités prend place la double articulation de la langue, arsenal indispensable à la syntaxe.

Il parle donc. Il parle et loué soit le nom propre des choses ! Un fouillis de noms jaillit, chacun rendant autonome un aspect de chaque chose, différenciant dans le lexique, par exemple, le soleil du matin, de midi, du crépuscule et même le soleil absent, encore à chaque fois selon le ciel et les saisons, etc... Mais cet immense gargouillement linguistique finit par s'user — comme s'usent toujours les langues. Et le langage gagna du terrain sur le chaos de l'expérience, « soleil » du matin en été porta le même nom que « soleil » du midi en hiver.

Le soleil, la Lune, en vinrent à s'appeler par un mot, à porter un Nom Propre. Tout mot fut Nom Propre, individualité, comme en relief sur le fond symphonique, mais toujours dans la circulation de l'air commun. Tout parle — pierres et nuages. Admirable situation contradictoire, il faut bien le dire. Le soleil s'appelle « Soleil », la lune, « Lune ». Mais « Soleil » est prononçable en

¹³. Builles, op. cit. note 7; p. 139 et sq.

son absence — la nuit. La puissance contrefactuelle du langage fait éclore les « mondes possibles » chers aux logiciens¹⁴ : un « monde possible » c'est un monde où Soleil serait triple, avec ses frères, par exemple, où le trépied de l'entrée serait dans le salon. Le langage les génère sans cesse et faire douter du « monde réel ».

C'est bien ce que voulut empêcher Yahvé, d'après ce que nous raconte le livre de la *Genèse*; en nommant par lui-même les plus grands étants : « jour », « nuit », « ciel », « terre », « eaux » (*Gen. I, 3-10*) et en laissant à Adam la nomination des « bestiaux, oiseaux du ciel et bêtes sauvages » (*Gen. I, 20*). Il s'assurait ainsi que les « mondes possibles » inévitables dans le langage, resteraient à jamais arrimés au sien, créé et identifié comme identique à lui-même, par ses propres noms.¹⁵

Si rien ni personne ne dit « Non » ou « Ici, Je », il y a désormais des langues à la diversification infinie et il faut traduire.

Les consonnes forment la condition de l'invention de la négation. Bloquer le souffle ou lui faire obstacle firent venir la possibilité de dire « Non ». Et ce dans un certain paradoxe. Voyons cela.

Les Français du début des années 70 commençaient nombre de leurs phrases par « Oui, non ». Oh le peuple cartésien ! Une enquête discrète menée auprès d'Anglais fit apparaître la plate impossibilité d'une sentence commençant par « Yes, no ». En allemand, le résultat « Ja, nein » parut proprement hilarant. En russe, quelque chose de proche de l'expression française pointa comme une possible comparaison — mais l'enquête fut trop brève, seulement auprès d'exilés et au début des années 80.

Puis, les Français renoncèrent à leur joli paradoxe, du moins à son usage massif. Sans doute s'étaient-ils rassurés : on pouvait dire un « Non » qui ne fut pas un blocage de la parole et un arrêt de l'échange. Au temps du paradoxal « Oui, non », le « Oui », premier prononcé, signifiait « Je continue à parler avec toi » et le

¹⁴. S. Kripke, *La Logique des Noms propres*. Paris, Éd. de Minuit (1982).

¹⁵. Cet aspect logique de l'énoncé de la *Genèse* n'a évidemment rien à voir avec le déploiement évolutif du langage, mais seulement avec l'écriture.

« Non » qui suivait, « Sur ce point, sur tel point, je ne suis pas d'accord avec toi ».

On avait craint un « Non » qui vint couper le souffle à la parole. On voulait un « Non » qui ne déborda pas sa valeur pointue : « Non » à quelque chose et non point à tout le langage, l'échange, la présence, l'humanité.

De même que les consonnes soit bloquent, soit resserrent le souffle, de même la négation peut interdire la parole ou seulement une assertion dans celle-ci. De même que le nom propre des choses fait naître des mondes possibles où néanmoins la langue reste la même, « Non » empêche une action, une affirmation, une identification... mais ne nie pas le langage. Je dis « Non », mais je continue de parler. Enfin « Non » rend actuelle la différence des langues, car traduire, nécessite de dire « le soleil ne s'appelle pas comme ça », « ceci ne veut pas dire cela ».

Bien sûr que la négation fleurit dans tous les sens, au temps de sa jeunesse, et l'on voulut tout nier, par jeu, par expérimentation — puisque le langage est investigation sur le réel. Ce fut une (longue) période difficile.

Mais la négation instaura l'inimaginable : des mots parfaitement creux, dépourvus de réalité hors de la situation de parole où ils sont dits, et autour desquels désormais les langues allaient tourner — les déictiques-anaphores, pronoms personnels, démonstratifs, adverbes de lieu et de temps (selon les catégories grammaticales du français : il y a d'autres solutions). De fait, « Je » n'est pas un autre, c'est franchement n'importe qui. « Ici » ne vaut pas mieux : c'est n'importe où, tandis que « Maintenant » représente une valeur encore plus scabreuse, car le temps de la parole constitue sa composante la plus instable.

La négation, branchée sur la puissance contrefactuelle du langage ne permettait plus de savoir où on en était; les consonnes avaient mis de la distance, du recul, du contrôle et de l'intention dans la modulation du flux expiratoire de l'air vital et les langues, leur résultat somme toute, s'en étaient allées à nouveau vers l'éparpillement. Les déictiques seraient la négation des mondes possibles, non pas dans la virtualité propre au langage, mais dans l'acte de parole. Un monde où chacun s'appelle « Je » est le

monde possible, celui qui explicite l'air commun dans le souffle du même « Je ».

Quand cela arriva-t-il ? Nul ne le peut le dire. Mais comme Merritt Ruhlen, qui sait bien que Homo se mit à enterrer ses morts vers 100 000 ans avant nous¹⁶, il m'est décidément difficile d'imaginer des Homo qui inhument sans langues complexes.

Quand ? Bien avant l'explosion de l'art du paléolithique supérieur. Car dans les fresques, comme dans toute image, il y a englobement et non point distance, affirmation et non point conflit entre négation et affirmation sur fond d'échange continu, adhésion et non investigation, consensus sur le contenu ou rejet et non traduction, étrangeté entre peintre et non-peintre et non opposition complémentaire entre ceux qui disent « Je, ici, maintenant ». Sculpter en volume et peindre sur écran¹⁷ amenaient autre chose : faire un monde possible visible durable, représenter et si possible échapper au temps, écrire, dès lors que les langues complexes, assurées, différenciées mais en relation de traduction, continuaient d'ajuster sans fin les hommes au « monde réel », le « monde réel » aux hommes.

¹⁶. La plus ancienne tombe connue, celle de Qafzeh (Israël) date de -92 000, + ou - 5000 ans; c'est celle d'un sapiens sapiens; Homo Neanderthalensis est connu pour avoir enterré ses morts vers 80 000 avant nous.

¹⁷. Anne Marie Christin. *L'image écrite ou la déraison graphique*. Paris, Flammarion (1995); 252 p.